

Vallette mériterait d'avoir la sienne. Mais elle y est déjà, elle est depuis le premier jour sur la maison; je veux dire celle où, à travers ces mots: *Mercur de France*, nous lisons le nom d'Alfred Vallette.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

#### **Saison nouvelle: la question des premières auditions.**

— On a trop souvent déploré le « synchronisme » des concerts symphoniques — toutes les associations donnant à la même heure, le samedi et le dimanche, leur premier coup d'archet — pour ne pas applaudir la sagesse de celle qui, cette année, a décidé d'abandonner la routine. Ainsi, l'Orchestre Symphonique de Paris divise-t-il en deux parts la série de ses concerts. La première, du 6 octobre au 8 décembre, concerts d'automne; la seconde du 7 mai au 22 juin, concerts de printemps. Mais tandis que les premiers seront donnés le dimanche à 17 heures selon l'ancien usage, les seconds auront lieu les mercredis soirs, et seront réservés à la présentation de « vedettes ». C'est une formule et l'on verra ce qu'elle vaut. Mais tout vaut mieux que l'absurde concurrence de dix orchestres offrant à un public qui n'a déjà que trop envie de rester à la maison des programmes sempiternellement wagnériens et beethoveniens, présentés les mêmes jours et aux mêmes heures.

On espérait qu'une autre question — intimement liée d'ailleurs à la précédente — serait enfin résolue. C'est des premières auditions qu'il s'agit et les incidents tumultueux de la saison dernière avaient fait croire qu'un accord interviendrait enfin entre les associations intéressées. Mais s'il y eut des propositions faites par le comité d'une association — Padeloup — s'il y eut des pourparlers engagés, je ne sache pas que la question ait été définitivement réglée et c'est dommage en vérité. Nous recommencerons donc, vraisemblablement, ces courses en taxi le samedi et le dimanche et il nous arrivera tout comme devant de voir notre bonne volonté récompensée par un « ratage ». Et pourtant...

Pourtant, Albert Wolff soumettait le printemps dernier, à la Direction des Beaux-Arts, un projet au nom du comité des Concerts Padeloup, ainsi rédigé:

Chacune des quatre associations subventionnées sera tenue de réserver pendant la saison quatre concerts aux œuvres des compositeurs contemporains français et étrangers.

Toutefois, conformément aux conditions du cahier des charges, les programmes de ces concerts devront comprendre les trois heures de première, deuxième, troisième, quatrième et cinquième auditions d'œuvres françaises spécialement imposées.

Pour éviter aux associations de donner les premières auditions aux mêmes dates, le roulement pourrait être établi comme suit :

L'orchestre Colonne répartirait ses concerts sur quatre des premiers samedis des mois de la saison; l'orchestre Lamoureux, sur quatre des seconds samedis; l'orchestre Pasdeloup, sur quatre des troisièmes; la Société des Concerts sur quatre dimanches à son choix...

L'avantage, comme on dit, sautait aux yeux; les orchestres trouvaient ainsi le temps de préparer avec soin les œuvres nouvelles; les critiques trouvaient le moyen de remplir leur mission sans se voir obligés à sacrifier Pierre pour aller à Paul. Mais...

Mais il est possible, après tout, que l'on regarde pour absolument négligeables ces commodités. Les compositeurs, du moment qu'ils sont joués, doivent se tenir pour satisfaits. Les critiques, à quoi servent-ils? De quoi se plaignent-ils?

Il est cependant bien certain que le rôle de la critique est plus que jamais nécessaire au moment où les associations symphoniques éprouvent de tels embarras. Il faut que l'opinion se passionne, que des discussions naissent, que la vie, enfin, se manifeste. Le public d'une salle de concerts est trop souvent passif. Il n'est pas besoin d'un examen prolongé pour voir qu'il est composé principalement de snobs et de mélomanes routiniers. Les snobs viennent parce que M. ou Mme X jouent ou chantent en solistes. Mais peu importe ce que la vedette leur donne, ambrosie ou piquette, ils trouveront à tout ce qu'on leur offre le goût de nectar, et montreront le dédain où ils tiennent la musique en quittant leur place dès que la vedette elle-même aura quitté l'estrade. Les vedettes d'ailleurs n'attirent les snobs qu'à la condition de

venir de loin; nul n'est prophète en son pays, et cela est vrai des musiciens.

Quant aux moutons de Panurge — l'autre fraction importante du public — ils aiment peut-être la musique, mais seulement une certaine musique, celle qu'ils connaissent bien, celle qui ne les oblige pas à un effort d'attention. La *Pastorale*, et dans la *Pastorale*, la scène au bord du ruisseau les comble d'aise, parce qu'ils attendent avec impatience le chant du coucou. Et c'est ce qui rend bien difficile la composition des programmes, on le reconnaît. Une autre solution avait été proposée, pour la question des premières auditions. Elle consistait à grouper les œuvres nouvelles en un seul concert, « solennellement annoncé, bien composé, bien répété, où l'on aurait convoqué la critique au grand complet, pour que l'effort des compositeurs ne passât pas inaperçu ». Evidemment la critique serait venue « au grand complet ». Mais elle aurait été tout à fait en famille, bien seule dans la salle! Un programme composé uniquement d'ouvrages nouveaux aurait mis en fuite et la troupe des snobs amateurs de vedettes, et l'armée wagnérienne et les phalanges beethoveniennes. La seule manière de faire « avaler » la musique moderne, c'est de l'apprêter « en sandwiches » — une tranche de « jeune » entre deux morceaux bien rassis. Encore ne faut-il point laisser au consommateur l'impression qu'en lui offrant ce mets, on lui administre une médecine. Ces ouvrages qu'il aime, qu'il admire, qu'il réclame, ont été jeunes eux aussi. Il faut essayer de montrer aux gens qui fréquentent les concerts que la musique ne s'est pas arrêtée définitivement sur le dernier accord de la mort d'Iseult ni même sur la dernière reprise du *Boléro*. Le hasard me faisait lire il y a peu les comptes rendus des concerts du Conservatoire où furent données pour la première fois à Paris *l'Héroïque* et la *Cinquième*. On a dit de Beethoven ce que l'on a dit plus tard de Berlioz, de Wagner, de Debussy. On dit toujours la même chose; il y a une page de Diderot dans les *Bijoux indiscrets* qu'il faudrait imprimer en préface à tous les programmes. Il y est question de Lully et de Rameau, sous les noms d'Utmisol et d'Utrémifasolasiut-utut:

Ces deux auteurs originaux avaient chacun leurs partisans; les ignorants et les barbons tenaient tous pour Utrémisol, la jeunesse et les virtuoses pour Utrémifasolasiututut, et les gens de goût, tant jeunesse que barbons, faisaient grand cas de tous les deux.

Mais je ne veux pas tout citer. La querelle est de tous les temps. Seulement, aujourd'hui, ce qui complique les choses, c'est que le nombre des orchestres ayant augmenté tandis que le public se raréfiait, ce qui était naguère concurrence légitime risque de dégénérer en surenchères dont l'art, finalement, fait les frais. Car il n'est que trop vrai que dès que le soleil brille, les sports, l'automobile surtout, font le vide dans les salles; que les diffusions radiophoniques, dès qu'il fait mauvais temps, incitent les amateurs à écouter tranquillement au coin du feu le concert dominical. Et il n'est que trop vrai encore que les recettes diminuant, on cherche à retenir cette clientèle fuyante en composant des programmes susceptibles de plaire au plus grand nombre — à ces « nombreux » dont les Grecs parlent avec dédain. N'avons-nous pas vu plusieurs fois la saison dernière des concerts « symphoniques » offrir aux amateurs de véritables numéros de music-hall? Fâcheux glissement vers l'abîme; de concessions en concessions, de flatteries en flatteries, on tombe chaque jour un peu plus bas et le mauvais goût régnera bientôt sur la musique comme il règne sur tant et tant de domaines.

Déjà des concerts deviennent des « récitals » de danse. Ce n'est point blâmable en soi, la danse et la musique étant sœurs; mais n'est-ce pas l'indice certain que la musique ne suffit pas à faire venir les gens, que le *Prélude à l'Après-midi d'un Faune*, par exemple, a perdu son pouvoir de séduction et qu'il faut ajouter à la musique de Debussy ce quelque chose qui est un sacrilège? C'est un sacrilège parce que cette musique se suffit parfaitement à elle-même, parce qu'elle n'a nullement été pensée, écrite en vue de la danse, parce que tout spectacle visuel, toute « interprétation » plastique de cette mélodie et de ces harmonies immatérielles et fluides semblera toujours non seulement inutile, mais barbare. Nous glissons tout doucement à la barbarie; la multiplication des concerts et des orchestres n'est pas du tout une preuve de notre amour de la musique, mais une inévitable conséquence

de la fabrication en série des musiciens d'orchestre par les Conservatoires et les écoles. La production, ici comme dans le domaine de l'industrie mécanique, dépasse les besoins. Ce n'est pas en prodiguant les premiers prix aux concours de fin d'année que tout ira mieux, au contraire. On voit bien depuis quelques années que les choses s'aggravent au lieu de s'améliorer; on devine les remèdes qu'il faudrait appliquer à ces maux; mais on n'a point le courage de les administrer — et le patient, d'ailleurs, ne les accepterait peut-être pas...

RENÉ DUMESNIL.

### HISTOIRE DE L'ART

M. Berenson. — Le dix-huitième volume de la *Storia dell' Arte italiana* de M. Venturi. — Jacopo della Quercia. — Giovanni Bellini. — L'architecture byzantine. — La peinture byzantine. — L'église S. Maria di Donna Regina, de Naples. — Memento.

La mémorable exposition de l'art italien qui a eu lieu cette année au Petit-Palais a provoqué de nombreuses publications de circonstance dont d'autres ont parlé en cette même revue, et sur lesquelles nous n'avons pas à revenir. Elle a contribué à redonner un regain d'actualité à des ouvrages anciens et estimés; cela a été, par exemple, l'occasion de faire paraître une réédition des *Peintres Italiens de la Renaissance*, de M. Bernhard Berenson, en un seul volume (1); heureuse initiative en vérité, car cette « somme » est une des plus intelligentes et une des plus pénétrantes qui aient été consacrées à la Renaissance. Elle révèle une connaissance extrêmement approfondie des artistes, du milieu dans lequel ils ont vécu, de leurs techniques et de leurs aspirations. Ces études vivantes sont remplies de vues très personnelles, qui peuvent être discutables parfois mais qui sont toujours séduisantes dans leur subtilité. C'est assurément la meilleure synthèse qui ait été publiée sur la peinture italienne; et n'en comprennent, au fond, la valeur que ceux qui ont fait de cette peinture une étude consciencieuse; il faut une culture italienne assez étendue pour saisir le large intérêt des dissertations si originales de M. Berenson.

(1) Cette réédition de la traduction faite sous la direction de M. Gillet a été publiée par la N.R.F.